

Protestants et Catholiques : La Guerre de Religion en Dentelle à Sfax

(From Diaspora Sfaxienne 2006, pp228-229)

J'ai eu le " privilège " d'appartenir à une infime minorité: celle des Protestants, qui se comptaient littéralement sur les doigts de la main... et pourtant, à la veille de la guerre, nous avions un pasteur à Sfax, Monsieur FEBVRE, qui, tous les dimanches nous recevait avant le " Culte " (nom protestant de la messe) pour " l'Ecole du Dimanche ", forme protestante du cathéchisme, dans le Temple dont je n'ai jamais élucidé les raisons de sa construction, étant donné notre faible nombre. Il y avait cependant certaines familles très attachés à leur religion dont la famille CHATEL-BUREAU. Il me semble que l'une des filles de cette famille s'appelait Idelette.

Nous avions une formation très différente de celle de nos camarades catholiques car, chez nous, tout repose sur la Bible dont nous apprenions les versets par cœur, à partir duquel le Pasteur nous expliquait les bases de la religion, mais il n'y avait pas de demandes et réponses obligatoires, la liberté étant l'essence du protestantisme. J'avoue que je n'aimais pas beaucoup apprendre les versets que je lisais à toute vitesse en me rendant au temple et d'autre part, comme il était rare que je sois interrogée la première, mon excellente mémoire me permettait d'enregistrer les récitations des autres.

Nous chantions aussi des cantiques et le Pasteur avait eu l'idée de permettre à chacun de choisir " son " cantique, qui lui appartenait en propre pour l'année. Je crois qu'en fin pédagogue notre choix devait l'aider à mieux nous connaître? Je sais encore très bien les couplets de " mon " cantique.

Il y avait quelques désavantages à être protestant dans cette ville de Sfax où la population européenne était farouchement et profondément catholique, avec une religiosité de type italien, où les ornements, la génuflexion, les multiples signes de croix et tout l'apparat contrastaient avec le Temple aux bancs de bois avec une seule croix austère et où le pasteur en robe noire restait assez proche de l'image de CALVIN.

Désavantage d'abord pour les filles : j'avoue avoir envié mes camarades avec leurs toilettes vaporeuses, le voile, l'aumonière etc....chaque famille ayant à cœur de parer le mieux possible sa communicante et c'était d'autant plus joli qu'elles étaient jeunes, souvent 10-11 ans. Et chez nous rien de tout cela: toujours l'austérité, d'autant plus que notre communion se faisait tard, car on voulait que nous en comprenions bien la signification et que nous ayons été suffisamment instruits. C'est ainsi que j'ai fait ma communion l'année de mes 16 ans, alors que j'étais en Philo et je dois dire que j'ai été assailli de scrupules et de crainte que je n'aurais pas eus plus jeune.

Le deuxième désagrément était l'attitude des Sfaxiens catholiques qui étaient persuadés que je n'étais pas chrétienne, ce qui me mettait en fureur mais je retrouvais toute ma supériorité grâce à mes connaissances de la Bible et en particulier de l'Ancien Testament. Heureusement le Curé, l'Abbé DESCROIX, avait l'esprit large et ne manquait pas de bénir notre appartement comme celui des voisins. Vous pourrez voir dans le texte de Pauline GENEVOIS ci-après que tout le monde n'avait pas l'esprit aussi large... En tout cas, j'ai eu mon comptant de Messes après l'arrivée au pouvoir du Maréchal Pétain : pour un oui ou un non on nous traînait à la Messe: j'ai encore le souvenir de Marinette AZEMARD, ses beaux cheveux blonds répandus sur ses épaules, priant avec ferveur à genoux, à même le plancher.....Heureusement tout cela n'a jamais entamé ma foi et avec la volonté de l'Eglise actuelle de refuser ce qu'il y avait de théâtral dans ses cérémonies je prie tout aussi bien à l'Eglise qu'au Temple, consciente et heureuse du désir d'union entre les chrétiens.

Michelle CONSTANT-JOURDAN

(p229)

Le point de vue d'une jeune catholique " **Du côté des petites filles "**

Nous déambulions, je me souviens, pour aller en ville, depuis l'Ecole Amédée Gasquet (Picville); nous allions suivre l'enterrement d'une petite fille inconnue.

Pirandello décrit la lente procession des « Orfanelle » qui servaient presque uniquement à cet usage. Elles suivaient, elles, tous les enterrements notables, en robe grise, les cheveux tirés, un cierge à la main, la flamme tenue sous le soleil ardent d'Agrigente.

Nous servions aussi comme chorale, chorale uniquement patriotique. Pour un oui pour un non, notre directrice dont le mari avait été prisonnier de guerre (la guerre de 14...) nous emmenait autour du kiosque de « l'Harmonie Sfaxienne ». Nous donnions toute notre voix pour chanter la Marseillaise, ou mieux le Chant du Départ.

La classe, que dis-je, l'école entière se rendait en ville pour voir un film ou écouter une conférence.

Je me souviens de GOLGOTHA donné aux environs de Pâques. Notre Directrice eut dit gravement aux petites Juives de s'abstenir du spectacle : « Vous risqueriez d'être molestées par vos camarades catholiques »

Recommandation, alors non superflue, hélas. Il y avait, en fait, une guerre de religions. La fille du Pasteur (Pasteur très politique) m'avait donc demandé un jour : « Combien de Saintes Vierges adorent les catholiques ? » et moi de lui répondre fièrement : « J'en connais au moins quatre : la Vierge de Lourdes, la Vierge de Trapani, la Vierge de Pompéi, la Vierge de la Salette » « mais il doit y en avoir d'autres », ajoutai-je modestement.

Quand j'ai rapporté ce propos à ma mère...j'ai cru qu'elle allait avoir une attaque, tant elle avait le visage enflammé « Il n'y a qu'une Vierge, ne l'oublie pas désormais NE FREQUENTE PLUS LES PROTESTANTES... »

Je suivis si bien son conseil que j'étais allée proposer à Monseigneur Giudicelli (barbe blanche aperçue à travers les croisillons du confessionnal) de tuer une camarade protestante; la mollesse de Monseigneur me surprit, mais ma folie meurtrière dura quelques mois.

Bien entendu, rien ne venait nous distraire de nos idées fixes : religieuses ou amoureuses. Le sport était ignoré. Nous pouvions, à la rigueur, nous baigner, mais nous devons rester à portée...du regard de notre mère ou de nos innombrables tantes.

P. GENEVOIS (p228)